

# L'anniversaire

Daniel Argelès

L'âcreté du café froid lui mordait la langue sous l'onctuosité du sucre. Il observa un instant le liquide noir qui, à contre-jour de la lampe, s'était voilé d'une étrange ombre blanche. Serrant la tasse entre ses mains, il relut les premiers vers de l'immense mélodie :

„Sing ! nem dein harf in hant, hojl, ojsgehojlt un gring,  
ojf seine strunes din, warf deine finger schwer,

Il se racla la gorge, tenta de dire à mi-voix le premier mètre, mais les sonorités de cette langue qu'il connaissait mal lui butaient contre le palais. Il but une nouvelle gorgée de café. Au fond de la tasse maintenant vide serpentaient des filaments de marc granuleux, signes sans doute prémonitoires pour un œil qui eût su en lire les méandres.

Il avait les lèvres sèches mais n'osait retourner à la cuisine pour remplir sa tasse : les craquements du plancher réveilleraient à coup sûr le petit qui dormait d'un sommeil fragile dans la chambre voisine. Sa mère et lui allaient devoir en convenir : il ne dormait plus comme avant. Or il fallait qu'il soit en forme pour son anniversaire. La journée allait être longue.

Jean reposa la tasse en équilibre sur un coin du matelas. C'était l'heure incertaine d'avant l'aube ; le merle avait cessé son

chant nocturne, les moineaux guettaient sans doute les premières lueurs, mais, derrière l'étoffe du rideau, la lumière grise hésitait encore entre chien et loup.

Il fut pris du désir de se réfugier sous la couette qui lui ceignait les jambes, d'êtreindre quelques instants l'oreiller comme un enfant serre sa peluche. Mais son cours n'était pas prêt et il n'avait guère que ces quelques heures.

Son cours, d'ailleurs, ne serait jamais prêt.

Pas sur un tel sujet.

\* \* \*

Jean cala sous ses reins l'oreiller qui lui servait de dossier, reprit la lecture du chant de lamentation posé sur ses genoux.

I. Sing !

„Sing! nem dein harf in hant, hojl, ojsgehojlt un gring,  
ojf seine strunes din, warf deine finger schwer,  
wie herzer, wie zewehdikte, dos lied dos letzte sing,  
sing vun die letzte jidn ojf Ejropes erd.“

Oui, c'était cela : il commencerait par la « Fugue de mort » de Celan, comme il convenait pour un cours d'allemand, lait noir de l'aube et chevelure de cendre, puis ce chant en yiddish, les doigts meurtris sur la harpe de Katzenelson, *Dos Lied vunem ojsgehargetn jidischn volk*. Que disait la traduction ? *Le chant du peuple juif assassiné*.

I. Chante !

« Chante, chante ! Prends ta harpe, vide, creuse et légère,  
Sur les cordes fines jette tes doigts pesants,  
Cœurs lourds de douleur, et chante le dernier chant,  
Chante les derniers Juifs d'Europe sur cette terre. »

Il faudrait faire entendre cela en langue originale. Trouver une lecture sur Internet, un récitant à la Maison de la culture yiddish, faire sonner cette langue sœur et pourtant assassinée, refoulée d'Allemagne et d'Europe, presque entièrement effacée. Ce n'était pas faire injure à Celan, qui le savait bien, mais il avait écrit dans l'idiome fratricide. Il faudrait s'y arrêter, donner un espace à ces lamentations et cette langue. Trop de cours y passaient sans s'arrêter.

« Papa, j'arrive pas à dormir... »

Elias s'était glissé dans l'embrasure de la porte et le regardait. Les pans de son pyjama serrés contre la poitrine, il se balançait sur ses pieds nus d'un air penaud.

Jean réprima au mieux un de ses soupirs d'adulte contrarié dans son travail, posa le texte à côté de sa tasse vide, souleva vite un coin de couette. « Viens ! » souffla-t-il.

Les pas pressés de son fils sonnèrent clairs sur le plancher, stimulés par l'invitation. Elias se lova contre lui, ses pieds nus se glissèrent entre ses chevilles, sa tête contre son flanc.

« Tu as fait un mauvais rêve ? »

Elias acquiesça.

« Tu t'en souviens ? »

Son regard se voila, tourné vers un songe qui semblait se dissiper à mesure qu'il tentait de s'en approcher.

« Non. »

« C'est passé, alors ? »

Elias, de nouveau, acquiesça. Puis d'une voix fluette, encore ensommeillée :

« Il y avait un chien, je crois. Un chien perdu, qui gémissait. »

« Et puis ? »

« Et puis c'est tout. Il gémissait. »

Jean lui posa la main sur l'épaule.

« C'est fini », dit-il en le serrant contre lui. Puis, d'une voix qu'il voulait claire : « Tu sais quel jour on est, aujourd'hui ? »

Elias le regarda en hochant la tête, le visage rayonnant.

Jean se pencha sur son front et l'embrassa.

« Joyeux anniversaire, mon garçon », dit-il.

Le petit poing d'Elias se glissa sous sa cuisse, l'autre serrait encore un des pans du pyjama. Jean lui passa la main dans les cheveux, sentit son corps rondet se détendre contre lui. Ses doigts s'attardèrent entre les mèches souples de sa nuque, là où le duvet était le plus tendre. Elias n'aimait pas aller chez le coiffeur. Il y pleurait à chaque fois à la vue de ses cheveux jonchant le sol sous la chaise. Rien ne semblait pouvoir le consoler de ce sentiment aigu de perte : ni les sourires embarrassés des coiffeuses rassemblées autour de lui, aussi touchés qu'impuissantes, ni la collection de mèches enrubannées dans le tiroir de sa chambre. Sa tête, lui sembla-t-il, commençait à se faire plus lourde sur ses genoux, le souffle de sa respiration plus ample, comme nourri de l'abandon au sommeil.

Jean resta là sans bouger. Une lueur au dehors s'était subrepticement invitée, saluée par des pépiements d'anticipation appuyés. Laitéuse encore, la lumière de l'aube sembla prise d'un tremblement, comme si le jour s'était étonné de pouvoir éclore. Il pensa à la fête qui venait, aux jeux qu'il avait préparés pour ses amis de l'école élémentaire, aux dernières courses qu'il leur restait à faire. Il avait acheté des ballons qu'ils gonfleraient ensemble, une grande guirlande bariolée qui traverserait tout le salon. Une inspiration profonde lui souleva la poitrine, entre anticipation et reconnaissance. Le hasard avait bien fait les choses : l'anniversaire était tombé sur son week-end. Ce serait le premier qu'Elias passerait sans sa mère. Il lui faudrait tenir double rang.

Jean songea un instant à s'extraire du lit, puis renonça. Il contemplait avec étonnement l'étrange disposition des choses et des êtres sur son lit : son garçon allongé contre lui sous la couette, rendormi entre jour et nuit à l'aube de son anniversaire ; une tasse au breuvage amer et sucré, posée vide, en équilibre précaire, au coin de sa couche ; ses papiers épars jonchant le reste du matelas, posés à même le drap ou à demi couverts par la couette, insoutenables appels à la mémoire ; le texte de Katzenelson encore ouvert contre sa hanche. Il y reviendrait plus

tard, au coucher peut-être. Il avait fait son choix, son horrible choix. Paul Celan, évidemment, incontournable, iconique. Puis Katzenelson. Six strophes. Les six premières des quinze fois quinze strophes qui composaient son chant. Vingt-quatre vers pour figurer un océan de larmes.

Depuis le livre ouvert à son côté, la deuxième strophe l'apostrophait :

– wie ken ich singen ? wie ken ich efenen mein mojl  
as ich bin geblibn ejner nor allein –  
mein weib un meine ojfelech diezwei – a grojl !  
mich grojlt a grojl... me wejnt ! ich her weit a gewein –

Comment chanter ? Comment ouvrir la bouche et chanter,  
Moi qui suis resté seul et dernier –  
Ma femme et mes enfants, mes deux petits – horreur !  
L'horreur m'étreint... On pleure ! J'entends au loin des  
pleurs –

Jean frissonna. Il voulut refermer le livre. La douleur était trop vive, le trou noir trop abyssal. Mais il ne pouvait pas. C'eût été ajouter l'oubli au crime.

Faute de mieux, il posa sa paume en éventail sur la courbure des pages, voile pudique et contact maintenu à la fois.

Elias à ses côtés dormait d'un sommeil paisible, un filet de salive à la commissure des lèvres.

\* \* \*

Perché sur l'escabeau, Jean finit de planter le crochet à l'angle du plafond et de la fenêtre puis y passa la boucle du fil qu'il tenait entre les dents. Il tendit le marteau à Elias qui épiait ses faits et gestes à côté de lui.

« Ça ira comme ça, tu crois ? »

« Jo – yeux – an – ni – ver – saire ! » lança Elias d'une voix enjouée, déchiffrant par syllabes la guirlande qui finissait de se

déployer, chatoyante, dans la lumière du salon. Puis, tandis que son père repliait l'escabeau : « Dis, papa, le paquet cadeau sur l'étagère, dans ton bureau, c'est pour moi ? »

« Qu'est-ce que tu crois ? »

« Je crois que oui. Je peux aller le chercher ? »

Jean l'y invita d'une tape sur les fesses.

Tandis qu'Elias courait dans le couloir, Jean inspecta son ouvrage. Guirlande, ballons gonflés aux murs et au plafond ; nappe aux motifs de bougies et de cadeaux enrubannés ; assiettes bariolées, bols de bonbons, jus et gobelets : tous les incontournables, grammaire assimilée au fil des ans.

Elias se tenait sur le seuil, le cadeau entre les mains.

« Je peux l'ouvrir ? »

Jean le taquina : « Je pensais te l'offrir ce soir, après la fête. »

« Allez, papa ! »

« Bon, ouvre-le, comme ça il t'accompagnera. »

« C'est vivant ? »

« Ça dépendra de toi. »

Elias s'attaqua vigoureusement à l'emballage ; le papier se déchira dans un grand froissement dont émergea une oreille, puis la pointe d'un museau.

« C'est un chien ! »

Le papier s'écarta sur le reste de la peluche, dévoilant un regard malicieux et tendre, un ventre rebondi, des pattes un peu gauches.

Jean passa une main sur son pelage.

« Il est tout fripé. » Puis, après une hésitation : « Un peu comme toi quand tu es né. »

Elias le porta à hauteur d'yeux, visage contre visage, museau contre museau, lui sourit.

« C'est pas grave, je lui donnerai un bain. Comment je vais l'appeler ? »

« Fripé ? »

« Ou Fripon. »

« Ou Fripouille. »

« Oui, Fripouille. C'est ça. Bienvenue, Fripouille ! On va bien s'occuper de toi ! »

Mais déjà la sonnerie de l'interphone retentissait, annonçant l'arrivée des premiers invités.

« C'est moi qui ouvre ! » s'exclama Elias en courant vers la porte.

\* \* \*

« Et cette part, elle est pour qui ? »

Jean brandissait un épais triangle de génoise entre la pelle et le couteau.

« Moi ! » « Moi ! »

Les assiettes se tendirent, décrivant un cercle fébrile et mouvant autour du gâteau. Sous les corps qui prenaient la table d'assaut, les chaises peinaient à maintenir un équilibre. Une bouteille effleurée par un coude vacilla, qu'il rattrapa dans un réflexe.

Elias contemplait la part dans son assiette, où se lisaient encore les lettres J et o, tracées à la main en fin de matinée par la pâtissière. Un des petits, armé de la caméra, continuait de filmer à hauteur de nappe.

Les enfants se rassirent tour à tour en comparant leurs parts.

« Regarde, j'ai une feuille ! »

« T'as la plus grosse, c'est pas juste ! »

« Dis, Papa, tu entends le chien ? »

« Le chien ? Quel chien ? »

« Le chien, là. »

« Fripouille ? »

« Non, un autre... Celui de mon rêve. »

Jean suspendit son geste, suivit le regard de son fils, rivé à un point de la table devant lui.

« Il gémit. Tu n'entends pas ? »

Jean tendit l'oreille, à l'affût au milieu des éclats de voix, des boîtes à rythme et synthétiseurs de Steve Wonder, du raclement tenace des cuillères sur les cartons.

« Je n'entends rien. »  
« Mais il est là, Papa, et il pleure. »  
« Je ne vois rien. »  
« Où est Fripouille ? »  
« Dans ta chambre. Tu veux que j'aille le chercher ? »  
« S'il te plaît, oui. »

\* \* \*

Les enfants s'alignaient maintenant en file indienne devant Elias. Un paquet-cadeau entre les mains, ils se poussaient du coude, tordaient le cou pour apercevoir ce qui sortirait de l'emballage du premier.

« Des Pokémon, trop bien ! » s'exclama le deuxième dans la file à la vue du pack aux couleurs chatoyantes.

« Tu crois que y aura un Mega X ? »

« Moi, mon frère, il a un Dracaufeu Ex Full Art ! »

Elias ouvrait les cadeaux un à un. Il avait disposé Fripouille à sa gauche sur l'accoudoir du fauteuil. L'étreinte de sa peluche, tout à l'heure, semblait l'avoir rassuré.

Jean l'observait du coin de l'œil, ramassant les pelotes froissées de papier au fur et à mesure de leur chute sur le sol.

Trois enfants encore faisaient la queue devant Elias.

Puis le regard de son fils de nouveau se figea, chercha le sien, tout près de céder à la panique.

Jean se rapprocha, l'interrogea du regard : « C'est encore lui ? »

Elias confirma d'un hochement de tête, se recroquevilla, ferma les yeux.

Il prit sa peluche dans ses bras et la serra contre lui.

« Je peux faire quelque chose ? »

Il nia d'un mouvement de tête : « Il est reparti. »

Jean était aux aguets.

« Papa ? »

Il s'aperçut qu'il serrait le bras de son fils comme dans un étau, relâcha son étreinte.

Un enfant devant lui piétinait :

« Monsieur, on peut continuer ? »

Les autres enfants continuaient leurs bavardages, insouciants.

« Oui mon enfant, vas-y. »

\* \* \*

La porte s'était refermée sur la dernière maman. Jean se retourna. Elias était là, avec sa peluche dans les bras. Il lui passa la main dans les cheveux.

« Alors, ça va ? C'était bien ? »

« Trop bien ! On recommence quand ? »

« Dans un an, pardi ! »

« Évidemment ! »

Jean et Elias partirent d'un rire commun.

« Sauf si ça tombe chez Maman... », glissa Elias dans un murmure.

« C'est pas grave, on fera ça le week-end d'après, ou d'avant. On n'est pas à un jour près. »

Elias sembla considérer la chose.

« Alors, qu'est-ce qu'on t'a offert de beau ? »

« Des Pokémon, un transformer. C'est un vrai ami, Nestor. »

Puis, s'avisant de sa peluche :

« Et Fripouille, bien sûr ! »

« Sacré chenapan, ce Fripouille. Il t'a bien protégé. »

« Oui. »

« Le chien du rêve est revenu ? »

« Non. Mais il était triste, il avait froid. Je crois qu'il avait perdu son maître. »

Elias serra l'animal contre son cou.

« Chez qui il va rester ? »

« Qui ça ? »

« Fripouille. Il va rester ici ou chez Maman ? »

Jean réfléchit.

« Il pourrait te suivre. »

« Il lui faut une maison. »  
« Il en aurait deux. »  
« Une, c'est mieux que deux. Sinon, il va s'y perdre. Il pourrait rester ici, avec toi. »  
« Ma foi, pourquoi pas. On verra. Tu as faim ? »

\* \* \*

Jean fit rouler la noix de beurre dans la poêle. Elias, dans la pièce d'à côté, était concentré sur un dessin. Il lui avait demandé une feuille de papier, un crayon, s'était installé à genoux devant la table basse, Fripouille à ses côtés.

Le besoin de se recueillir après la fête, il connaissait ça.

Un peu sérieux, un peu réfléchi pour un enfant. Les chiens ne font pas des chats, disait Simone.

Elle n'avait pas tort, d'ailleurs. Trop sérieux, trop anxieux. Il faudrait qu'il lui en parle. Dieu sait quelles angoisses se nichaient là-dedans.

L'œuf qu'il cassa dans la poêle grésilla au contact de la matière grasse, vite entouré de trois nouvelles formes jumelles. Jean titillait les blancs du bout de la spatule, ajustant machinalement leur répartition, marguerite à trois pétales.

Peur de l'abandon ? Désir inverse d'adopter ? Simple cauchemar ?

Fripouille, en tout cas, avait sauvé la situation.

Elias et son amour des animaux. Escargots, crabes, étoiles de mer. Les plus petites créatures, alevins qu'on ne pouvait relâcher sans pleurer, fourmis à épargner. Les chiens rencontrés dont on ne pouvait se séparer.

Ses pleurs pour une flaque envolée, sur le chemin de l'école. Une flaque quelconque, qu'il avait fallu contourner tous les jours d'hiver, puis disparue par un beau matin de printemps. Elias inconsolable. L'heure passée assis sur ce muret avec lui, à l'angle de la rue, à expliquer, à chercher un sens. Pas facile quand on n'a pas de Dieu patenté. Propos confus sur le cycle de l'eau, le cycle de la vie. Détours du côté des mythes de réincarnation. Elias qui

du milieu de sa peine avait soudain tendu l'oreille. Son espoir de revenir en bébé labrador. Ou en étoile de mer. « Dis Papa, tu te souviens de l'étoile de mer à Porquerolles ? » S'il s'en souvenait ! Les adieux déchirants à la fin du séjour, le cérémonial de remise à l'eau, les vœux de fidélité, l'arrachement final.

Jean souleva d'un coin de spatule le liseré croustillant d'un blanc d'œuf. Il progressait, décidément. Belle fête d'anniversaire aussi, il pouvait en être fier.

Au placard au-dessus de l'évier, Jean attrapa des assiettes, s'aperçut qu'il en avait pris trois, reposa celle de trop sur la pile. C'était cela qui lui manquait le plus peut-être. Les petits riens. Les trois mots échangés entre deux couverts que l'on se tend pour mettre la table, entre le beurre qui fond et la vinaigrette que l'on prépare. Les impressions partagées sur l'état du petit, les projets que l'on esquisse, les ballons d'essai qui prennent corps de se dire.

La porte s'ouvrit, Elias parut, une feuille à la main.

Jean s'essuya les mains au tablier, se pencha sur le papier.

« C'est quoi ? »

« C'est la journée de Fripouille. Je te la lis ? »

« OK. »

Elias se racla la gorge, prit une voix déclamatoire de récitant tandis que Jean, discrètement, suivait par-dessus son épaule :

### La Journée de Fripouille

#### MATIN

Petit-déjeuné : krokettes

Toilette : brosser, savon, eau, rincer.

Pipi

Jouer dans la cours

MIDI : un os (un gros)

Sieste : 50 minute

Jeu (dehors)

GOUTER : un os (petit)

Pipi

Promenade (au parc)

DINER : viande, dessert

Pipi

AU LIT

Câlin

Dodo

Signé : Elias

« C'est toi qui as écrit tout ça ? »

« Oui, mais Fripouille m'a aidé. »

« Ah bon ? »

« Oui, il m'a dit ce qu'il préférerait. »

Jean fit mine d'inspecter l'emploi du temps.

« Il n'y a pas d'école ? »

« Il est trop petit, il vient juste de naître. »

« Tu crois qu'il aimera les œufs au plat ? »

Elias fit la moue.

« Du lait alors ? »

« Ah oui, c'est un bébé, il aimera. »

\* \* \*

Elias avait mis son pyjama, s'était brossé les dents. Il venait de se glisser dans son lit à l'angle de la fenêtre.

Jean s'assit sur le bord du matelas, lui caressa le front.

Elias serrait Fripouille entre ses bras.

« Quand est-ce que je retourne chez Maman ? »

« Demain. »

Elias hochait la tête.

« Tu es content de la revoir ? »

« Oh oui ! »

Une ombre s'insinua sur son visage.

« Et ici, je reviens quand ? »

« Dans deux semaines. »

« C'est long. »

« Oui mon cœur. »

« Tu feras une niche pour Fripouille ? »

« Oui, bien sûr. Tu la voudrais comment ? En carton ? »

« En bois. Avec un coussin dedans. Et son nom dessus. »

« OK. Tu vas laisser Fripouille ici ? »

« Je vais l'emmener. Je dirai à Maman de faire la même.

Comme ça, il ne sera pas perdu. »

« C'est une bonne idée. »

Jean se tut, il sentait le corps d'Elias se relâcher peu à peu.

« Je peux éteindre ? »

Elias acquiesça. Puis, soudain : « Tu crois qu'il va revenir ? »

« Qui ça ? »

« Le chien qui gémit. »

Jean réfléchit un instant.

« Non, je ne crois pas. C'était juste un rêve. Et puis Fripouille va te protéger. »

Elias approuva en serrant un peu plus sa peluche contre lui.

Jean se pencha vers la table de nuit, éteignit la lampe de chevet.

Dans la pénombre qui s'installait, l'étoile phosphorescente qui ornait le plafond à la verticale du lit se mit à luire.

« Tu crois que les étoiles aussi ressuscitent ? » demanda Elias. « Comme les gens, les animaux, les plantes ? »

« Je ne sais pas. Peut-être. Tiens, regarde, on dirait qu'il y en a une vraie dehors. »

« Ah oui ! Je crois qu'elle nous a vus... »

« C'est possible. »

Elias et Jean contemplèrent tour à tour les deux étoiles, l'une pâle, laiteuse, confiante et douce, l'autre frémissante et argentée, légère comme un souffle, fragile.

Jean savait l'ampleur de sa fortune.

Le scintillement de l'étoile un instant vacilla, comme assombri sans retour par un nuage, puis luit de nouveau. Il eût

aimé croire qu'elle scintillait en effet pour lui, pour eux, du bout du monde, du bout de la nuit.

Il la salua d'un hochement de tête reconnaissant.

Elias à ses côtés se laissait aller, il fermait les yeux maintenant, glissait imperceptiblement dans le sommeil. Jean lui serra Fripouille sous le bras. Demain, il irait acheter des planches, un peu de peinture. Il trouverait des plans sur Internet.

Elias contre lui s'était endormi.

\* \* \*

La table du salon était débarrassée, il avait lavé les verres, les couverts, le plat à gâteau, rangé dans un coin les cadeaux pour qu'Elias les retrouve au réveil. La guirlande pendait encore en travers de la pièce. « Jo-yeux an-ni-ver-saire ! » s'entendit-il prononcer d'une voix d'enfant avant d'éteindre la lumière et de se diriger vers sa chambre.

Les papiers du matin jonchaient encore son lit. Il les rassembla en quinconce et les disposa sur son bureau. Il y reviendrait demain.

Dans le coin, une anthologie de poésie juive était refermée sur un stylo. Il en ouvrit les pages pour libérer la charnière, laissa son œil glisser sur les passages surlignés, Katzenelson, grand poète yiddish, ghetto de Varsovie, interné au camp de Vittel, déporté depuis Drancy, mort à Auschwitz. Puis son regard continua jusqu'au nom suivant, Kolmar, prénom Gertrud, née Chodziesner, poète juive allemande reconnue pour l'empathie de son lyrisme, sa compassion pour les créatures et leurs souffrances, femmes, enfants, animaux, amants, connaissait le russe, a enseigné le français et l'anglais, restée à Berlin après 1933 pour son père, aryianisation de l'appartement familial, mise au pilon de ses livres, travail forcé, déportée en 1943 à Auschwitz dans le cadre de la Fabrikaktion, convoi n° 32.

Dans le halo de la lampe, Jean lut la date, puis la relut et la relut encore, incrédule : c'était la date du jour. La date anniversaire d'Elias, il y avait 70 ans de cela.

Sidéré, il considéra un moment l'improbable coïncidence. La page devant lui s'était brouillée.

Puis il se tourna vers sa bibliothèque, en tira précautionneusement un livre à la couverture bleue, une édition bilingue méconnue qui sous ses doigts s'ouvrit sur un poème : « Un chien ».

### Un chien

Il erre par les rues d'une grande ville.  
Il ne la connaît pas, elle ne le connaît pas,  
Elle ne le regarde pas avec des yeux,  
Avec les yeux d'un maître.

Il cherche la maison à la porte bleue,  
Une petite maison au toit rouge  
Qui le matin lui semble toujours proche  
Et le soir s'avère toujours loin.

Il vit tel un voleur de choses étrangères,  
De viande volée, de pain soutiré,  
Du glanage dégoûtant de la décharge,  
D'eaux coriaces et putrides.

Et les pieds des hommes sont des « coups »,  
Et les mains des hommes des « raclées »,  
Il lance aux jolis caniches un regard grimaçant,  
La gueule mauvaise et déformée.

Il connaissait jadis l'arbre pourvoyeur d'ombre,  
La niche en dessous, bonne et ancienne,  
Et dans la niche la paille chaude,  
L'écuelle d'argile bien remplie.

Désormais il se frotte aux murs des caves,  
Il gèle sur place dans des cours noires

Et se glisse par les trous des palissades  
D'un pas sournois.

Il erre ainsi à travers la ville froide ;  
Il ne l'aime pas, elle ne l'aime pas  
Et ne le regarde pas avec des yeux,  
Avec les yeux d'un maître.

La porte bleue d'un coup s'est refermée pour  
l'éternité,  
La petite gamelle d'argile s'est brisée,  
Les branchages pourvoyeurs d'ombre sont  
desséchés,  
Et jamais la nuit une étoile ne luit.

Gertrud Kolmar – *La femme et les animaux*, 1938

\* \* \*

Longtemps Jean resta sans bouger, le sourcil froncé sur des questions sans réponse.

Puis le froid le saisit. Il éteignit la lumière de son bureau et alla s'allonger dans le lit de son fils, cherchant le réconfort de son corps ensommeillé.

Fripouille avait roulé contre le mur ; il ramena la peluche entre eux deux.

L'étoile phosphorescente, au plafond de la chambre, luisait encore. Il tourna le regard vers le ciel, le cœur agité d'un pressentiment. L'étoile, au-dehors, s'était voilée d'ombre, ballotée par des vagues houleuses de nuages. Mais le scintillement argenté se devinait par intermittence, fragile, résistant de son mieux au naufrage.

Il roula sur le côté en soupirant, enserra dans une seule étreinte Elias et sa peluche fripée et tendit le regard vers la lueur en provenance du ciel.

Il s'endormit les yeux fixés sur elle.

Les deux strophes du poème de Katzenelson sont extraites de la traduction de Batia Baum : Yitskhok Katzenelson, *Le chant du peuple juif assassiné*, Zulma 2007 (d'abord parue en édition bilingue en 2005 aux éditions Bibliothèque Medem – Maison de la culture yiddish).

Les strophes en yiddish sont présentées dans la transcription phonétique de Arno Lustiger : Jizchak Katzenelson, *Dos lied vunem ojsgeharten jidischn volk*, Kiepenheuer & Witsch 1994 (édition bilingue avec une traduction en allemand de Wolf Biermann).

Le poème « Der Hund » de Gertrud Kolmar est traduit par Daniel Argelès.

## L'AUTEUR

Auteur de nouvelles parues notamment dans la revue *Rue Saint Ambroise*, Daniel Argelès enseigne l'allemand et la littérature allemande à l'École polytechnique (Palaiseau). Il est également traducteur. Il a, entre autres, traduit et édité en format bilingue des recueils de nouvelles allemandes contemporaines : *La fin de la jeunesse* (Klaus Schlesinger), *La lumière des jardins* (Utz Rachowski).